



Madeline Miron

La grande illusion

Poèmes / recueil 1

ISBN: 978-2-925084-13-6

LA GRANDE ILLUSION

Poèmes

Madeleine Miron

Recueil no 1

Auteure: Madeleine Miron

Conception graphique: Fernand Miron

Pages couverture: Maxim Larivière, Virtua

Dépôt légal: 2^e trimestre de 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

© 2020. tous droits de reproduction réservés

ISBN: 978-2-925084-00-6

Diffusion et distribution:

Madeleine Miron

669 Chemin des Rangs 4-5 Ouest

Saint-Vital de Clermont, Qc., J0Z 3M0

tél.: 819-333-5306

Fernand Miron

Courriel: champimiroy@hotmail.com

Ouvrages de Madeleine Miron publiés à compte d'auteur:

Poésie

1-La grande illusion, 1957 à 1962, 76p.

2-L'ombre du cygne, 1962 à 1964, 40 p.

3-Tant d'espoirs, tant de rêves, 1967 à 1972, 132 p.

4-L'âme en attente, 1972 à 1975, 56 p.

5-Nuit et lumière, 1975 à 1977, 52 p.

6-Interlude hivernal, 1977 à 1978, 52 p.

7-Scènes intemporelles, 1979 à 1980, 48 p.

8-L'emprise des saisons, 2008 à 2012, 52 p.

Récit

9-Lettres à mon père, 2000 à 2004, 312 p.

Romans

10-Le difficile passage, 1996 à 2000, 140 p.

11-Mathilde Imbeault, tome 1, 2000 à 2007, 396 pages.

12-Mathilde Imbeault, tome 2, en écriture

RETOUR DANS LE TEMPS

BRUME

Brume,
Enveloppant
De ténèbres
Les champs,
Tu imprègnes
Mon âme
De mélancolie
Et de regret.

Brume
D'un matin
De septembre
Inanimé.

REGRETS

Entendre dans le soir
Tinter une cloche
Me serre le coeur.
Serait-ce là, le regret ?
Regret du temps de vivre.
Regret du temps de l'amour.
Regret du temps de l'enfance ...

DANS LE VENT

Marcher dans le vent;
Avancer avec peine
Et ne pas s'arrêter :
L'asile est là !

Ce vent impétueux
Balayant la neige,
Pourquoi n'effacerait-il pas
Les pénibles souvenirs ?

Se détendre,
Reprendre vigueur
Et repartir
Avant la nuit.

L'OISEAU MORT

Pourquoi cette tristesse,
N'es-tu pas heureux de me revoir ?

Pourquoi, comme autrefois,
Ne te poses-tu pas dans ma main ?

Mais tu es blessé, mourant,
Et je n'étais pas là !

Toi, au monde,
L'être le plus exquis !

Toi qui chantais
Au plus profond de mon âme !

Je reviens
Et je te perds.

PARTIR ET MOURIR

Novembre !
Tout est fané ;
Les rameaux s'agitent
Et le vent gémit.

Sans bruit, je marche devant moi
Ne distinguant plus la réalité
Des spectres m'entourent, me pressent
Et je ne les repousse pas.

Novembre ! mois des morts !
Mon âme se meurt
D'un infini chagrin.
Je voudrais partir et mourir.

Ce lieu n'est pas mon pays.
Il n'y avait de place que pour l'amour,
La loyauté et la vie.

D'autres sont venus
Semant l'orgueil,
La haine et la révolte.
Et toi, veillais-tu?

LES MIRAGES

Les mirages ont ébloui mes quinze ans.
A les poursuivre,
J'ai sacrifié ma jeunesse.

La vie me semblait un désert.
Là-bas, étaient la fraîcheur, le repos.

Dédaignant les miens,
Je suis partie sans bagages,
Vêtue d'orgueil
Et nourrie d'illusions.

Fixant mon but,
J'ai marché sans arrêt
Trouvant en moi
Un courage indomptable
Jusqu'au jour où j'ai vu
Tout s'évanouir à mes yeux.

Depuis, ma vie est un désert !

MA JEUNE SOEUR

Avec envie,
Je regardais ma jeune soeur
Au seuil de l'amour.

Pour elle, c'était la matinée
D'un jour lumineux.

Il me semblait revivre cet âge
Où le rêve est si doux,
Où l'on sourit à soi-même,
Où l'âme vibre d'un rien.

Comment ai-je pu lui parler
D'un crépuscule flamboyant,
Moi qui n'ai vécu
Que l'aurore de l'amour ?

MA MUSE

Je l'ai connue
Au sortir de l'enfance
Alors que par un soir d'hiver,
Je la trouvai chez moi.

Elle chanta la mer,
Parla gloire, richesse.
Il n'en fallait pas plus pour me griser.

D'un élan fou,
Je lui donnai mon âme
Et lui vouai ma vie.

Sans relâche,
J'écrivais les mots
Qu'elle me dictait.

Mais bientôt, je m'aperçus
Qu'elle m'accaparait tout entière
Ne laissant de place à la réalité.

Et déception, les chants qu'elle m'apprenait
N'étaient pas écoutés
Et je venais de perdre mon dernier ami.

L'accusant de mes malheurs,
Je l'ai maudite
Et je lui ai fermé ma porte.

Malgré moi, je suis retournée vers elle ...

LE TEMPS DE L'ENFANCE

L'AUBE DES TEMPS

Ce sont eux
Qui nous regardent,
Les yeux remplis de douceur.

Ce sont eux
Qui nous regardent,
Les yeux remplis d'admiration.

Ce sont eux
Qui nous regardent,
Les yeux remplis de confiance.

Comment pouvons-nous
Leur montrer à haïr ?

MON ENFANCE

Elle est passée.
J'ai voulu la retenir
Mais elle n'a fait que s'attarder.
Je n'ai plus d'elle que le souvenir.

Elle était la meilleure des fées !
Pour moi, elle créait tout
Selon mon désir.

Ainsi, m'avait-elle fait reine
D'un royaume fabuleux
Tout de lumière et de couleur.

Elle s'en est allée
Parce qu'une autre frappait à la porte.
Et cette autre, m'était inconnue.

LES FÉES

Avant que la lune pâlisse,
Légères comme la brise,
Elles se glissent dans le jardin
Et dansent, gracieuses,
Une étoile scintillante
Sur leurs tresses d'or
Et des perles de rosée
Sur leur robe blanche.

FILET

Pieds nus,
Nous courions dans le ruisseau,
Faisant fuir les petits poissons,
Des nénuphars jaunes plein les mains.

Parfois, j'y allais seule.
Je m'asseyais au bord.
Et je guettais le passage de mes amis.
J'aimais les voir nager doucement,
La bouche ouverte.
Et lorsqu'ils dormaient au soleil,
Je m'étendais à plat ventre
Afin de mieux les voir.
Et soudain, le ruisseau disparaissait
Pour le monde enchanté de l'enfance.

NOËL

Une boule d'argent se balance
Et miroite à mes yeux.
Je la regarde toujours.
Soudain, elle disparaît
Et l'enfant que j'étais, surgit.

Étendu au pied du sapin,
Les yeux remplis de lumière,
De verdure et de couleur,
L'enfant rêve.

Il est berger.
La nuit est claire,
Le loup ne rôde pas ;
Il peut se reposer.
Il est éveillé,
Quelqu'un chante ;
La voix vient du ciel.
Il a peur.
Mais bientôt, un ange,
Des anges apparaissent.
« Le Sauveur est né »
Tel est leur message.
Et il part.
Une joie infinie
S'empare de son être.
Le premier, il entre à l'étable.

Il est roi,
Riche, puissant, instruit.
Mais l'inquiétude est dans son coeur.

Il cherche la vérité,
Il étudie le ciel.
Et voilà qu'une étoile le fascine.
Il se souvient : cette étoile,
Mais c'est celle de Bethléem.
Vite, il l'annonce aux autres
Et les trois partent
Chargés de présents
Pour le nouveau roi.

Il est seul dans la nuit,
Il a faim,
Il a froid,
Il pleure.
De légers grelots tintent.
L'enfant lève les yeux
Et voici qu'un attelage
De rennes blancs
Court à sa rencontre
Traînant une carriole de merveilles
Et s'arrête devant lui.
L'enfant y monte
Et ils partent
Pour le pays du bonheur.

La boule s'est immobilisée
Et avec elle, mon souvenir.

LE FEU

Il m'a toujours terrorisée.
Est-ce par sa majesté
Ou sa cruauté, je ne sais ?

Enfant, j'allais avec mon père
Voir brûler l'abattis.
Immobile, je restais là,
Debout, des heures.

À l'aide d'une écorce,
Papa mettait le feu.
Une petite flamme vacillait,
Et soudain, elle grandissait et courait
Jusqu'au sommet de l'abattis.

J'avais peine à respirer,
Le visage me brûlait.
« Recule » me disait papa.
Je n'entendais que le pétilllement des sapins.
Papa devait me prendre la main.

LES BLEUETS

Ils étaient pour nous
Signe de liberté.
La montagne nous appartenait :
Nous en connaissions les moindres recoins,
Nul sentier perdu ne nous était inconnu.

Agiles, nous savions nous glisser
Entre les aulnes couverts de rosée.
Ravis, nous savions nous agenouiller
Devant une étendue bleue.

ÎLOT

La mer et le vent
Ont envahi l'île de mon âme.
La mer s'infiltré partout.
Cherche-t-elle un trésor ?
Le vent tempête sans cesse.
M'apporte-t-il l'écho du large ?

Quand la mer se retirera,
Je partirai avec elle,
Guidée par le vent.
Qu'apporterai-je ?
L'émerveillement
D'un jeune cœur.

Là-bas, cet inconnu,
M'attire,
Mais y trouverai-je
De la verdure et des fleurs ?
Entendrai-je le gazouillis des oiseaux
Et pourrai-je rêver ?

LE VIEUX SERVITEUR

Depuis toujours,
Il était à notre service.
La vieillesse l'avait marqué.
Un matin, l'air étrange,
Il nous servit à déjeuner
Et se retira dans sa chambre.
Étonnée, je le suivis.

Les tiroirs étaient vides,
La vieille malle sortie.
Mon coeur se serra.
Je me jetai à ses pieds ;
Des larmes lui vinrent aux yeux.
Soudain, il me repoussa
Et sortit par le jardin.

J'allai à la cuisine,
Un étranger me salua.
Je compris: le vieux serviteur,
Mon père l'avait congédié.
Je courus à la fenêtre.
Il avait disparu
Et avec lui l'amour,
Le dévouement et la compréhension.

CROIX DU PASSÉ

Le vent souffle,
Les feuilles tombent
Et la croix est là,
Déserte.

Altérée par le temps,
Mais debout toujours,
Elle attend
Et se souvient.

Un groupe de colons
L'avait façonnée et plantée ;
Et s'étant mis à genoux,
Ils prièrent le ciel.

C'était leur premier geste
Sur cette terre nouvelle,
Puis la forêt recula,
Des habitations apparurent
Et des moissons surgirent.

Témoin des labeurs et des joies,
La croix le fut.
Elle vit s'épanouir la jeunesse
Et, à regret, la vit partir.

Vieille croix, à tes pieds, j'ai prié
T'apportant d'humbles fleurs
Alors que je n'étais qu'une enfant
Et que je ne connaissais que la joie de vivre.

LA GRANDE ILLUSION

LA PREMIÈRE FOIS

La première fois n'est pas de ce monde,
Tellement elle est près de l'infini !
C'est l'innocence,
L'espoir
Et la joie.

La première fois,
Quel délicieux malaise !

PRÉLUDE

Deux visages,
Empreints de sérénité,
Tournés vers un même idéal.

Un geste,
Un regard
Et la communion s'établit.

Être deux et ne former qu'un !

NOTRE AMOUR

Enlacés,
Les cheveux entremêlés,
Nous contemplons
Notre amour.

Il fut taillé dans l'azur.
Y furent incrustés :
L'or du midi,
Le feu du couchant,
La fraîcheur de l'aurore.

Notre amour est grand,
Naïf,
Suave,
Secret,
Éternel et unique !

ÉVASION

Les étoiles s'éteignent.
Dans le vent pur et frais,
Encore un instant,
Tiens-moi dans tes bras.
Au son d'une musique
Qui emporte mon âme,
Fais-moi danser.

Vois mon visage,
Il sourit à la vie.
Étienne, est-ce un songe ?
Pourquoi ne réponds-tu pas ?

LEUR AMOUR

Plus profond que la mer,
Puissant comme l'aigle,
Est leur amour.
Le temps n'a pu l'altérer.
Je les admire et les envie.

Dans la tourmente,
Le nôtre fut ébranlé.
Survivra-t-il
À un nouvel assaut ?

ATTENDRE

Les yeux rêveurs,
Attendre un retour
Que le temps n'apporte pas.

Chaque matin, espérer :
Aujourd'hui peut-être ...
Et voir s'éteindre jours, saisons,
Sans l'être aimé.

Retracer les traits chéris,
Par la pensée, le rejoindre
Vers d'autres horizons
Et vivre avec lui.

Aimer toujours plus
Et craindre davantage !

TRISTESSE

Je suis triste ce soir
Car sans toi, je suis seule.
J'ai besoin de ta présence,
J'ai soif de ton regard,
J'ai faim de tes caresses.

LARMES

Alors que les rires éclatent,
Pourquoi des larmes
À ce tendre visage ?

Larmes silencieuses,
Qui descendez
Sur de pâles joues !

Larmes, qui trahissez
Une douleur profonde
Longtemps contenue !

Larmes, que révélez-vous ?
Serait-ce, hélas !
La perte de l'être aimé ?

L'ADIEU

Le coeur brisé
Sous un visage impassible,
Tendre la main.

C'est l'adieu !
Et pourtant, un regard
Suffirait à ranimer l'amour
Qui refuse de s'éteindre.

Ils sont partis,
L'on peut pleurer.

DÉSILLUSION

Debout,
Les cheveux défaits,
Le regard fixe.

Revoir les jours heureux
Et ne pas croire à la réalité.
S'obstiner de tout son être
Et pourtant, savoir qu'on a tout perdu.

Le monde s'éloigne,
Un monde vide
Au visage trompeur.

Ne plus vouloir vivre
Sans cet amour
Et refuser d'avancer.

LUCIDITÉ

Les yeux sur l'eau,
Voir, les unes après les autres,
Les vagues se briser.

Être glacée
Et sentir la vie
Se détacher de soi.

Vouloir être cette épave
Que le flot jette et reprend.

Se sentir l'âme d'un dieu
Et être impuissant
Devant sa souffrance.

Pourquoi vivre
Quand on a perdu l'amour ?

IMPOSSIBILITÉ

Nous nous aimions
Et la vie nous a séparés.

Loin l'un de l'autre,
Nos coeurs souffrent en silence.

À quoi bon laisser l'ennui
Ronger notre existence !

Dans d'autres bras,
Tentons d'être heureux.

Un monde viendra
Où rien ne pourra nous séparer.

LA GRANDE ILLUSION

Elle avait pour nom: Amour.
Je l'ai portée en moi
De longues années.
Au début, j'ignorais sa présence.
Un jour, je la sentis
Se mouvoir en mon sein.

Ce fut la sensation la plus douce
Que j'aie jamais éprouvée.
Je croyais mourir ;
Tant de bonheur
Était-ce possible ?

Bientôt, elle augmenta
En fréquence et en force
Et ne s'arrêta plus.
Elle me faisait vivre
Et je vivais pour elle.

Aujourd'hui, quand j'y pense,
Un frisson me secoue.
Pourquoi à la veille de naître,
Est-elle morte ?

L'ÉCHO

Étienne, Étienne,
Je t'aime! Je t'aime,
Mais depuis longtemps
Tu ne réponds plus à ma voix.

D'autres cieux t'abritent
Et d'autres bras t'enlacent.

Soleil, tu fus témoin
De nos promenades du dimanche ?

C'est moi qu'à travers la foule,
Il cherchait ?

C'est moi qu'avec le sourire,
Il rejoignait ?

C'est moi qu'à regret,
Il quittait ?

Étienne, Étienne,
Je t'aime, je t'aime !
Reviens aux lieux de notre amour,
Ne fut-ce que pour te souvenir.

TOI

C'est toi qui me manquais,
C'est toi que j'ai cru trouver,
C'est toi qui me manques.

Comment puis-je vivre dans ce monde
Où les sources empruntent ta voix,
Où la brise prodigue tes caresses,
Où les fleurs revêtent ton sourire,
Où le soleil diffuse ton regard.

Comment puis-je vivre
Sans te voir ?

LES IMMORTELLLES

Lorsque j'étais seule,
J'allais au fond du jardin
Contempler les immortelles.
Et je rêvais à notre amour.
Comme elles, me disais-je,
Il ne fanera point.
Rien n'est incertain comme l'avenir !
Le jardin est détruit,
Des aulnes remplacent les immortelles.
Notre amour a eu le même sort.
Le coeur humain peut-il oublier ?
Ou plutôt, peut-il conserver
En quelque recoin, une immortelle ?

LE LAC

Ô lac, suis-je la première
À revenir sur tes bords ensoleillés ?

Ses pas ont-ils foulé ce sable
Qu'il faisait glisser sur mes pieds ?

S'est-il arrêté près de la pierre
Où nous rêvions l'un contre l'autre ?

A-t-il scruté ton onde
Afin d'y voir mon visage ?

A-t-il murmuré mon nom,
Un brin d'herbe à la bouche ?

Ô lac, trop discret confident,
Dis, m'aime-t-il toujours ?

LE CHANT DE LA TERRE

MON PAYS

C'est l'immensité, la lumière, la couleur !
Les oiseaux sont rois,
Le soleil, peintre du ciel.
La lune dort sur l'herbe,
Les étoiles sourient aux fleurs sauvages,
Les nuages caressent les montagnes,
Les forêts se donnent la main,
Les lacs s'interpellent
Et le vent se fait courrier.
Mon pays, c'est le tien !

ÉTOILE DE NEIGE

Il faisait nuit ;
Je marchais rêveuse.
Soudain, je t'aperçus,
Venant à moi,
Légère, pure.
J'ai tendu la main
Et tu t'y es posée.
Mes yeux vous contemplaient
L'étoile d'or et toi.
Mon âme t'a préférée
Étoile de neige,
Délicate, argentée,
Oeuvre d'artiste.

ABONDANCE

Saluons l'automne ensoleillé
Vidant sa corne d'abondance :
Énormes épis dorés,
Gousses larges et pleines,
Fruits regorgeant de jus.
C'est la fête de la moisson !
Dansons, chantons,
Bénédissons le Seigneur !

De l'aurore au crépuscule,
Avec amour, l'humble a peiné.
Il n'a pas été déçu :
La terre est une bonne mère,
Elle donne sans compter.

Les greniers sont pleins,
Les labours brumeux,
Les feuilles jaunies.
Les canards passent,
Les troupeaux rentrent.
L'homme est satisfait :
Qu'importe la froidure,
Le pain est là !

L'APPEL DE LA FORÊT

La forêt m'appelait.
J'allai vers cette amie.
Elle m'apparut radieuse
Et revêtue d'une robe féerique
Au coloris multicolore
Qui fascinait mes yeux.

Elle m'invita à entrer.
Un air frais y régnait
Et une odeur agréable me pénétra.
Elle me désigna un tapis de mousse ;
Je m'étendis, émerveillée.

Sur le sol, je remarquai
Des retailles de sa robe.
J'en ramassai plein les mains,
Les étreignis et fermai les yeux.

La forêt joua pour moi
Sa musique la plus douce.
Je me souviens du bruissement des feuilles,
Du murmure d'une source,
Du chant des oiseaux,
Du cri des insectes
Et du son des herbes.

Quand j'ouvris les yeux,
Le jour s'éloignait.
Je me levai et dis au revoir.
Mon amie me présenta
Des amandes et des fruits.

REPOS

La nature sentait le besoin de se reposer.
Elle congédia ses amis les oiseaux,
Imposa silence aux insectes,
Prit un visage sévère
Et se retira.

Elle ouvrit le ciel
Au froid glacial
Et repoussa la lumière.

Elle arracha ensuite
Les derniers lambeaux de sa mante,
Toute de feuilles multicolores
Et ne garda que sa robe
D'un vert sombre.

Elle s'étendit sur le sol ;
Tira sur elle
Une couverture blanche
Et glissa vers un profond sommeil.

FRIMAS

Proie d'une vague inquiétude,
J'errais dans la maison endormie
Quand j'eus le désir de voir le matin.
J'allai à la fenêtre
Et je tirai les rideaux :
Je ne vis que blancheur,
Une calme blancheur.
Je crus d'abord que c'était Noël,
Noël comme sur les cartes que l'on reçoit :
Un sol qui n'a pas été foulé,
Les arbres fourbus sous le poids,
Les fils déguisés en guirlandes.
Mes yeux ne suffisaient pas
À remplir mon âme apaisée.
Soudain, je redevins triste.
Était-ce parce qu'il n'y avait point
De lumières et de couleurs
Suspendues ici et là ?

VIE

L'air est d'une tiédeur caressante,
Les sommets perdent leur blancheur,
Ici et là, des ruisseaux jaillissent
Et la sève monte sous l'écorce.

De partout, la vie fait éruption.
Je ne sais comment,
Cette vie que je croyais morte en moi,
Ne voilà-t-il pas qu'elle s'anime
Et mue par une force irrésistible,
S'élance vers la nature
Et vibre avec elle !

EAU VIVE

Un filet d'eau,
Jailli du sein des montagnes,
Coule en discrètes cascades
Entraînant un pur gravier.

Le soir descend ;
Les bouleaux frémissent,
Et la source chante
Accompagnée des raïnettes.

SYMPHONIE

Dans le rose du soir,
Se joue une symphonie.
Le rossignol débute
Accompagné des raïnettes.

Suivent les insectes,
Les feuilles mobiles,
Et les roseaux entrelacés.

De là-bas, le vent accourt
Avec la source
Et le faon fuit.

LE SOIR

Majestueusement,
Le soir descend sur le village.
Un dernier rayon
Pénètre l'épais feuillage,
Le lointain s'obscurcit,
Un chien aboie
Et silence.

LA MER

Le soir est léger
Et la mer se repose
Sous un ciel étoilé.

Parfois, un zéphyr s'élève
Et la mer ondule
En murmurant.
J'ouvre mon âme
Et la mer l'emplit
De sons et de couleurs.

PAS SUR L'ARGILE

L'AMITIÉ

C'est une fleur merveilleuse
Croissant à l'écart ;
Parfois, c'est une immortelle,
Mais elle est rare, si rare,
Peut-être parce qu'on ne sait pas voir.

Elle est entre mes mains ;
En la contemplant,
Je me suis détendue
Et j'ai repris espoir.

Ce qu'est un ami,
Je ne saurais le dire.
C'est celui qui est disponible,
Qui donne sans espoir de retour,
À qui l'on peut se confier,
Qui sait se réjouir et s'attrister,
Louer et blâmer,
Qui pardonne et se réconcilie.

VINGT ANS

Seigneur, j'ai vingt ans !
J'ai déjà vingt ans.
Il me semble être encore une enfant
Qui s'ouvre à la vie
Et que tout émerveille.

Je n'ai que vingt ans
Et j'ai connu
L'amour et la haine
D'amères désillusions
Et la solitude.

Que faire de mes vingt ans ?
Aimer la vie,
Semer la joie ...
Seigneur, j'ai vingt ans !

VENGEANCE

Toi, le majestueux Edir,
Tu es à mes pieds,
Suppliant.

À ta vue, ma haine se réveille
Et je revois le passé
Où j'étais ton esclave.

Tu vas mourir,
Mais avant, il faut que je ravisse
Ce que tu possèdes,
Que je détruise
Ce que tu aimes,
Que tu lances
Le cri de la faim,
Que tu sentes
La morsure du froid,
Que tu peines
De l'aube au couchant,
Que tu subisses
L'humiliation.

Pourquoi des larmes à mes yeux ?
Va-t-en ...

CARREFOUR

Être parvenu à un moment de la vie
Où il faut s'arrêter,
Regarder et s'interroger.
Quel chemin prendre ?

Aller de l'un à l'autre,
Et trouver à chacun des attraits.
Ne plus savoir,
Et ne pas connaître de repos.

TON SOURIRE

Un arbre me dérobait à ta vue.
Dans ta robe blanche, tu étais agenouillée
Auprès d'un enfant en pleurs,
Puis tous les deux, vous avez ri, ri.

Je me suis approchée
Et tu m'as souri.
Tu ne peux savoir quel bonheur
J'ai ressenti en moi-même.

Ton sourire venait de changer le monde.

LE MANTEAU

L'automne se mourait
Couvert d'une mince couche de neige.

Le coeur en fête,
Je parcourais les champs,
Revêtue d'un superbe manteau.
Soudain, je rencontrai mon frère,
Grelottant, vêtu de haillons
Et tirant une lourde charrette.

Il me regarda,
Je passai outre,
Puis je me retournai.
La pitié entra dans mon coeur
Et des larmes me vinrent aux yeux.
Je détachai mon manteau
Et le lui mis sur les épaules.

AUBE

Relever la tête,
Et regarder le monde
Comme pour la première fois.

C'est comme si tout recommençait
Mais plus beau, plus fort qu'auparavant.

C'est un nouvel amour,
À ses premières heures.

FOLIE

Je suis libre !
Rien ne m'enchaîne,
Je puis marcher.
J'ai l'âme si légère.

J'habitais un château ;
À présent, la nature.
Je possédais la fortune et la gloire ;
Aujourd'hui, je mendie.
Je connaissais l'amour ;
En ce moment, la haine.

On m'accuse de folie ?
Parce que je ne puis
Posséder plus que mon frère.

DON

Le jour naît.
Le jour meurt.
Dès le réveil,
Avant le sommeil,
L'âme prie.

Elle est grande l'âme
Après d'un moribond,
Le réconfortant de sa présence.

Elle est grande l'âme
Après d'un orphelin,
Lui prodiguant sa tendresse !

Elle est grande l'âme
Après de la jeunesse,
Lui apportant la vérité !

Elle est grande l'âme
Après de la mission,
Lui donnant sa vie !

LA SOUFFRANCE HUMAINE

Je ne saurais vous tracer son visage,
Moi qui ai vécu avec elle
Depuis mon enfance.
Elle a d'innombrables visages,
Elle ressemble à tout le monde,
Elle visite tout le monde
Que ce soit à la vue de tous
Ou au plus intime de l'être.

Vous la verrez passer
Vêtue de haillons, affamée,
Ou plutôt, vous la verrez se faufiler
Tellement elle est abaissée.

Vous la verrez passer
Courbée, traînant le pas
Sous la maladie, l'infirmité
Et la vieillesse.

Vous la verrez passer
Les yeux au sol,
L'âme dévorée
Par le regret et l'angoisse.

Vous la verrez passer
Seule, indifférente,
Toute à l'amour
Perdu à la croisée des chemins.

Vous la verrez passer
L'oeil hagard, les bras chargés,
Fuyant le feu et le sang
De la haine nommée guerre.

Vous la verrez passer
Aux prises avec le mal,
Tantôt le repoussant,
Tantôt l'étreignant.

Vous la verrez passer,
Mais peut-être
Vous détournerez-vous
À sa vue ?

POURQUOI NOUS ?

Nous aimons nous asseoir au coin du feu
Et parmi les rires, les chants, les danses,
Rappeler les jours d'autrefois.

Nous aimons nous retrouver seuls
Après une journée de labeur
Et regarder grandir nos enfants.

Nous aimons marcher
La main dans la main
Sur le chemin de l'amour.

Nous aimons construire
Des châteaux de sable
Et les peupler d'êtres merveilleux.

Nous aimons les couchers de soleil,
La fraîcheur des bois,
Les fleurs des champs,
Et les oiseaux.

Pourquoi voyons-nous
Nos maisons incendiées,
Notre pain détruit ?

Pourquoi devons-nous
Fuir, ramper, nous terrorer ?

Pourquoi sentons-nous la mort,
Toujours, sur nous, prête à s'abattre ?

Pourquoi nos vies sont-elles devenues
Un interminable cauchemar ?

Pourquoi sommes-nous
Sacrifiés à la haine ?

Pourquoi nous ?

LES MORTS-VIVANTS

Morts dans l'âme,
Ils défilent machinalement
Et vont où va le chemin.

Ils ne savent plus s'arrêter,
Ils ne savent plus regarder,
Ils ne savent plus s'émerveiller,
Ils ne savent plus sourire.

Ils ne savent plus
Car ils ont perdu l'espoir.

LE GUEUX

Il marche dans le fossé.
Il a voulu reprendre la terre ferme,
Mais vous lui avez refusé la main.

Sous ce visage indifférent,
Que de douceur, que d'espoirs déçus !
S'il pouvait dans le chemin
Jeter son coeur meurtri,
À genoux, vous tomberiez
Devant tant de souffrances incomprises.

LA TEMPÊTE

À vive allure, le vent balaye l'étendue,
Soulevant des nuages de neige.

Seul dans la tempête,
Contre âge et nature,
Transi, trébuchant,
Ayant peine à respirer,
Le vieux avance
En regardant ton toit.
Lui refuseras-tu ta porte ?

LE RÊVE

Laissez-leur le rêve,
Eux que la vie a déçus.

Laissez-les revivre
Leur peu de bonheur.

Laissez-les croire
À un avenir doré.

Laissez-les marcher
Dans un monde à leur mesure.

PRIÈRE

PROMESSE

Penchée vers un berceau,
Je contemple un enfant,
Partagée entre la joie et la crainte.

Il est divin,
Fragile,
Innocent.

Cet enfant est le mien !
Que lui réserve l'avenir ?

INNOCENCE

J'avais devant moi un enfant.
Et cet enfant m'observait de ses yeux limpides ;
De ces yeux qui semblaient m'accuser.
Je me sentais mal à l'aise et coupable.
Cet enfant devinait-il la haine
Dont mon coeur était rempli ?

COUPABLE

Seigneur, aie pitié de moi !

Quand je t'ai vu venir sur la route,
Je me suis sentie mal à l'aise,
Je ne suis pas allée vers toi,
Je ne t'ai pas salué.
J'ai passé outre,
Comme pour un étranger.

Et pourtant, je te dois tout.
Seigneur, je t'aime !
Je ne t'ai pas oublié.
D'aller à toi Seigneur,
Le temps me manque.
Je vais ici et là,
Jamais, je ne suis seule.

Seigneur, apprends-moi à vivre

SAINTE-MARIE

Sainte-Marie, je t'en conjure,
Toi qui es ma mère,
Aie pitié de moi.
Tu es mon seul espoir !

Je ne connais point de repos.
Un combat se livre en moi,
M'affaiblissant toujours plus.
Ne me laisse pas périr.

Sainte-Marie, je t'en conjure,
Toi qui es ma mère,
Aie pitié de moi.
Tu es mon seul espoir !

TRISTIA

Ne sois pas triste.

Ne sois pas triste,
Toi qui n'as qu'entrevu le bonheur.

Ne sois pas triste,
Toi qui n'as que goûté à l'amour.

Ne sois pas triste,
Toi qui es à nouveau seule.

Ne sois pas triste.

SOURIRE

Large sourire,
Spontané,
Frais,
Empreint de joie de vivre.

Sourire qui s'ouvre au monde,
Franchit les frontières,
Rapproche les âmes
Et élève vers l'infini.

VIENS AVEC MOI

Viens avec moi.
Je te montrerai le chemin,
Je te tendrai la main.

Assieds-toi.
Laisse l'eau rafraîchir tes pieds,
Le vent jouer dans tes cheveux,
Le soleil caresser ton visage,
Les parfums te pénétrer.

Ferme les yeux.
Écoute dans l'infini de ton âme,
S'élever le chant divin
Qui chasse faim et soif,
Endort la souffrance,
Dissipe l'angoisse
Et met fin à la solitude.

POUR TOI

Par delà les frontières,
Aux quatre vents,
J'ai cueilli pour toi
Une gerbe immortelle.

J'ai puisé
Sur les sommets et dans l'abîme,
Dans les plaines et le désert,
Dans les bois et sur l'eau,
Près des taudis et des palais.

J'ai puisé
La fraîcheur de l'enfant,
La gaieté de la jeunesse,
L'éclat de l'amour.

J'ai lié cette gerbe
D'un sourire perdu
Et j'y ai déposé
Une rosée de larmes.

ÉLEVATION

Ciel bleu,
Soleil du midi,
Soir étoilé,
Fraîche aurore,
Crépuscule de feu,
Arc-en-ciel gigantesque.

Zéphyr printanier,
Fleur des bois,
Bruit de source,
Blancheur hivernale,
Vastes espaces,
Sommets inaccessibles,
Âme d'enfant.

L'ANGÉLUS

Le paysan se découvre
Et met un genou en terre
Car l'Angélus sonne
À l'humble chapelle.
Par-delà les champs ensemencés,
Son regard embrasse l'univers
Et une prière monte à ses lèvres :
« Seigneur, fais que la moisson soit abondante
Dans l'amour et le partage
Afin qu'à chaque jour, chacun ait du pain. »

JOIE

Juin étalait
Sa verdure, ses fleurs
Et sa lumière.

Un soir, elle arriva ;
On lui fit fête
Et elle connut l'amour.

Avec quel art,
La vit-on
Se construire un nid !

Tout le jour,
Elle chantait sa joie :
Elle allait être mère.

Un matin, nul ne la vit.
Mystère : quatre oeufs
La retenaient au nid.

HUMBLE CHAPELLE

J'entre :
La lumière s'y joue.
L'autel se dessine
Et le grand crucifix paraît
Enveloppé de feuilles d'acanthé
Et de deux anges bruns.

Humble chapelle,
Accueillante,
Discrète,
Paisible,
Où Dieu se fait près
De ceux qui le cherchent.

L'AU-DELÀ

ÉTERNITÉ

J'avais taillé la nef dans l'or du midi.
Pour voiles, j'attachai un soir d'orage ;
Au grand mât, je hissai un nuage blanc.
Superbe, il reposait entre mes mains.

Et je montai à bord.
L'espace était immense,
La mer illimitée
Et l'horizon imperceptible.

Chérie des dieux,
Oubliée du temps,
Je voguais toujours,
Affranchie, satisfaite.

Soudain, un fracas se fit entendre.
Mes yeux s'ouvrirent
Et mes mains se fermèrent
Sur ce rêve grandiose.

POURQUOI ?

Pourquoi tendons-nous au bonheur
Sans tout à fait l'atteindre ?

Pourquoi repoussons-nous le malheur
Sans à tout jamais l'éloigner ?

ÉNIGME

Pourquoi, mon Dieu,
M'as-tu donné cette âme
Tendre et ardente,
Simple et fière ?

Pourquoi m'as-tu donné une âme
Éprise d'absolu
Et débordante d'amour ?

Pourquoi m'as-tu donné une âme
Qui facilement s'enthousiasme
Et facilement se désespère ?

Pourquoi, mon Dieu,
M'as-tu donné cette âme ?

L'EXIL

C'est de ne pouvoir être soi-même.
C'est être rivé à la terre
Quand on peut s'élancer dans le ciel.

C'est sourire
Le cœur en larmes.
C'est converser
Alors que le rêve vous possède.

L'exil, c'est de ne pouvoir
Être seul avec soi-même !

L'APPEL

L'appel vibrait
Au plus profond de son être.

Un appel intransigeant
Qui exige le don.

Hésiter et pourtant,
Savoir que son bonheur est là.

Briser les liens
Avant qu'ils ne se resserrent.

Laisser biens, gloire
Pour une vie obscure.

Se contenter de peu,
Ce peu étant tout.

LE CONDAMNÉ

Demain, je ne serai plus ...

Qu'il est pénible d'attendre la mort,
De savoir que cette heure est la dernière,
Qu'aujourd'hui est la vie
Et que demain sera la mort.

L'angoisse m'étreint
Et mon corps est moite.

Cette vie que j'ai profanée,
Aujourd'hui, elle est tout pour moi
Et demain, je l'aurai perdue.

Mourir
À trente ans !

Le temps passe.
Je souffre et pourtant je voudrais
Que ces instants soient sans fin.

Dans un dernier regard,
Je voudrais embrasser l'univers.

Adieu ciel, terre,
Sommets, abîmes,
Nature,
Humanité !
Demain, je ne serai plus ...

Quand mes yeux se seront fermés à la lumière,
Que mon oreille sera devenue insensible,
Ma bouche close et amère,
Mes mains inertes
Et mon corps inanimé,
Que serai-je alors ?

L'AU-DELÀ

Je lui ai donné la vie ;
Je lui ai donné la mort.

Ne pleure pas, m'a-t-on dit,
Il est dans l'au-delà.

Ne pleure pas,
Il n'aura point souffert.

J'ai séché mes yeux,
Mais non mon coeur.

Sans cesse, il me semble le voir
Me tendre les mains.

J'essaie de l'atteindre
Mais toujours, j'en suis séparée.

Pourquoi ne suis-je pas dans l'au-delà
Et lui, dans ce monde ?

RENOUVEAU

Où est le peuple de Dieu ?
Où sont les martyrs des catacombes ?

« Le semeur sortit de grand matin
Et sema le bon grain ».

En ce vingtième siècle,
Dieu sème-t-il encore ?

Plus que jamais.
Les champs sont immenses
Et la terre préparée.

Il me tarde de voir
Sous le soleil de la vérité,
Onduler la moisson
De la justice et de l'amour.

LE BONHEUR

Voici le rêve qu'un jour,
Je fis du bonheur.

J'étais une minuscule plante
Vivant dans l'ombre
D'une dense forêt.

Je n'étais ni heureuse ni malheureuse
Quand le vent écarta le feuillage,
Me laissant entrevoir un rayon de soleil.
Or, cet astre était aimanté.
J'en devins subitement amoureuse ;
À présent, je ne pouvais vivre sans lui.

M'enracinant au sol,
J'ai grandi à l'insu de mes tuteurs
Jusqu'à rejoindre mon amant.

Son regard m'enveloppa de lumière.
Je le touchais de toutes mes feuilles.
J'étais à lui, et lui, à moi.
Je goûtais le bonheur des dieux.

Hélas! ces quelques moments d'ivresse
Ont causé ma perte.
Je ne pouvais supporter un tel éclat.
Bientôt, mes feuilles se fanèrent
Et je tombai évanouie.
La mort devait suivre.

* * *

Le bonheur est-il un soleil
Autour duquel nous tournons
Sans pouvoir nous arrêter ?

Le bonheur serait-il un volcan,
En nous, prêt à faire éruption
À la moindre secousse ?

LE PASSAGE

Sans l'avoir voulu,
Être embarqué sur un vaisseau
Pour une traversée
Dont nul n'a entrevu le terme.

L'espoir au gouvernail,
Chacun faisant partie de l'équipage,
À travers de multiples souffrances,
Voguer vers l'autre pays.

Essuyant les tempêtes,
Avarié par le feu,
Le vaisseau poursuit sa route.

Au terme du voyage,
Refuser de mettre pied à terre
Par crainte de toucher l'eau.

Échouer sur la grève ;
Se dépouiller d'un corps de misère
Pour revêtir la gloire.

INCERTITUDE

Dans la nuit,
Je sens ta présence
Mais elle ne suffit pas !
Je voudrais palper ton visage
Et savoir que c'est bien toi.

Cette soif qui me dévore
Serait-elle apaisée en toi ?

Cet ennui qui me tenaille
Prendrait-il fin en toi ?

Serait-ce en toi
Que je cherche à m'évader ?

Serais-tu ce bonheur
Qui m'obsède ?

Serait-ce toi que je contemple
Dans cet univers grandiose ?

DIEU

Dieu l'éternel recherché !
L'être par excellence,
Bonté sans limite,
Miséricorde infinie,
Providence perpétuelle.
Dieu, l'éternel oublié !

À GENOUX

Devant la tentative
De créer une paix durable,
Une justice fraternelle,
Un pain en abondance
Et un bien-être toujours plus grand.

Devant ces efforts
Pour conquérir le bonheur,
À genoux, je m'incline.

TABLE DES MATIÈRES

La grande illusion, 23

Attendre, 26
Désillusion, 28
Évasion, 25
Impossibilité, 29
L'adieu, 28
La grande illusion, 30
La première fois, 24
Larmes, 27
L'écho, 31
Le lac, 33
Les immortelles, 32
Leur amour, 26
Lucidité, 29
Notre amour, 25
Prélude, 24
Toi, 32
Tristesse, 27

L'au-delà, 65

À genoux, 75
Dieu, 75
Énigme, 67
Éternité, 66
Incertitude, 74
L'appel, 68
L'au-delà, 70
Le bonheur, 72
Le condamné, 68
Le passage, 73
L'exil, 67
Pourquoi ?, 66
Renouveau, 71

Le chant de la terre, 35

Abondance, 37
Eau vive, 41
Étoile de neige, 36
Frimas, 40
La mer, 42
L'appel de la forêt, 38
Le soir, 42
Mon pays, 36
Repos, 39
Symphonie, 42
Vie, 41

Le temps de l'enfance, 13

Croix du passé, 21
Filet, 15
Îlot, 19
L'aube des temps, 14
Le feu, 18
Les bleuets, 18
Les fées, 15
Le vieux serviteur, 20
Mon enfance, 14
Noël, 16

Pas sur l'argile, 43

Aube, 48
Carrefour, 47
Don, 50
Folie, 49
L'amitié, 44
La souffrance humaine, 50
La tempête, 54

Le gueux, 54
Le manteau, 48
Le rêve, 55
Les morts-vivants, 53
Pourquoi nous ?, 52
Ton sourire, 47
Vengeance, 46
Vingt ans, 45

Prière, 57

Coupable, 59
Élévation, 63
Humble chapelle, 64
Innocence, 58
Joie, 64
L'angélus, 63
Pour toi, 62
Promesse, 58
Sainte-Marie, 60
Sourire, 61
Tristia, 60
Viens avec moi, 61

Retour dans le temps, 5

Brume, 6
Dans le vent, 7
Les mirages, 9
L'oiseau mort, 7
Ma jeune sœur, 10
Ma muse, 11
Partir et mourir, 8
Regrets, 6

Dans ses poèmes en vers libres, Madeleine Miron oublie le modernisme de la poésie contemporaine.

Avec grande simplicité, fraîcheur et un souci constant de s'en tenir aux sentiments, elle évoque l'idéal d'une vie en communication avec la nature et le désir d'un monde meilleur dont elle rêve pour l'humanité entière.



Enseignante à la retraite, Madeleine Miron écrit depuis l'adolescence.

Elle a à son actif huit recueils de poèmes et trois ouvrages en prose. Elle travaille actuellement à mettre la touche finale à deux recueils de poèmes et à poursuivre l'écriture du deuxième tome de son roman intitulé « Mathilde Imbeault ».

Née en 1942 au début de la colonisation de l'Abitibi, Madeleine Miron réside toujours sur la terre ancestrale défrichée par ses parents.